

CULTURES ET SOCIÉTÉS MÉSOLITHIQUES EN FRANCE

Nicolas Valdeyron

1 Le Mésolithique en France, d'hier à aujourd'hui

Oublié à la fin du XIX^{ème} siècle lors de l'historique bataille du hiatus (il est pourtant présent au Mas d'Azil comme à La Tourasse, mais l'absence de tamisage ne permet pas de l'y reconnaître), conçu ensuite au mieux comme un prémisses très court du Néolithique, le Mésolithique ne s'impose sur la scène de la Préhistoire française que dans les années 1920/1930. Si E. Octobon consacre dès 1922 de très nombreux articles à la « Question tardenoisienne », la première contribution véritablement décisive est celle de St-J. Péquart, qui explore en famille les nécropoles bretonnes de Téviec (1929) et d'Hoëdic (1931). La complexité des architectures funéraires, la richesse des dépôts, le nombre même de sépultures (Péquart et al., 1937 ; Péquart M. et St.-J., 1954), tout cela apporte en effet la preuve d'une organisation sociale élaborée et témoigne de la richesse de l'univers symbolique des populations mésolithiques. Sensiblement au même moment, l'exploration par L. Coulonges des gisements de Sauveterre-la-Lémance dans le Lot-et-Garonne (l'abri du Martinet et celui du Roc Allan, publiés en 1936) et celle du Cuzoul de Gramat (Lot) par R. Lacam (publiée seulement en 1944) marquent également un tournant essentiel. Ces gisements stratifiés, en démontrant sa position intermédiaire entre Paléolithique et Néolithique, offrent au Mésolithique sa véritable place dans la chronologie générale de la Préhistoire française. Mieux encore, l'analyse critique des industries lithiques issues de différents niveaux superposés confère, pour la première fois, de l'épaisseur chronologique à cette séquence mésolithique. Coulonges identifie ainsi une phase ancienne, caractérisée par la présence d'armatures microlithiques triangulaires et rapportée à une culture qu'il dénomme Sauveterrien, et une phase plus récente, marquée par le développement des trapèzes, qu'il intègre dans le Tardenoisien, reconnu pour sa part depuis la fin du siècle précédent. Compte tenu de la progression des connaissances durant ces deux décennies, on aurait pu s'attendre à ce que les études mésolithiciennes connaissent ensuite un véritable essor : il n'en est rien et c'est au contraire une vision assez misérabiliste de la période qui s'impose ensuite, reposant à la fois sur une certaine méconnaissance des productions matérielles et sur une appréciation péjorative d'un mode de vie supposé très précaire. Il n'est pas étonnant, dès lors, que l'effort de sériation culturelle se limite pendant longtemps à une bipartition simpliste, opposant dans une double perspective chronologique et culturelle Sauveterrien et Tardenoisien, davantage perçus comme des « civilisations » que comme des cultures régionales (voir notamment Barrière, 1956).

Cette difficulté à rendre compte de la diversité des cultures mésolithiques n'est véritablement réglée qu'avec l'adaptation des principes statistiques de la méthode

Bordes. Le mérite en revient, sans négliger quelques précurseurs (Daniel et Vignard, 1953 ; Laplace-Jauretche, 1954), au docteur J.G. Rozoy, qui élabore une liste type autorisant pour chaque ensemble les décomptes cumulatifs et la présentation d'une courbe (1967). Son monumental ouvrage de synthèse, publié une dizaine d'année plus tard (1978), constitue une sorte de couronnement de la méthode typologique. A partir d'une analyse détaillée des industries de pierre, J.G. Rozoy propose le premier vrai modèle d'organisation chrono-culturelle du Mésolithique franco-belge. Il admet de nombreuses entités, couvrant chacune une superficie réduite (de quelques milliers à quelques dizaines de milliers de km²) et respectant un principe de stricte partition géographique. Ainsi le Tardenoisien, qui ne concerne plus qu'une petite partie du nord-ouest de la France, comme le Sauveterrien, limité quant à lui à l'Aquitaine occidentale, deviennent de simples groupes régionaux évoluant en continu jusqu'à l'intrusion du Néolithique, la phase à trapèzes succédant sans rupture à la phase à triangles. L'oeuvre de J.G. Rozoy ne se limite pas cependant à l'organisation d'un paysage culturel jusque-là très chaotique : en s'intéressant également aux modes de vie, à l'économie alimentaire ou à la sphère symbolique, il oriente résolument les études vers une approche paléolithologique de ces sociétés, angle de vue jusque-là le plus souvent négligé pour le Mésolithique.

Depuis 1978, le renouvellement de la documentation et des idées a favorisé l'émergence de modèles alternatifs et encouragé, à côté des travaux dédiés aux approches culturalistes, d'autres voies d'investigation. La première remise en cause du modèle Rozoy apparaît avec la théorie du cycle roucadourien (Roussot-Larroque, 1985). La succession triangles/trapèzes est vue comme le résultat d'une rupture culturelle majeure dans la séquence mésolithique et l'apparition des armatures évoluées du sud-ouest de la France inscrite dans un processus de néolithisation autonome, transgressif sur le fonds indigène sauveterrien et indépendant de la Méditerranée occidentale. Si personne ne conteste aujourd'hui l'importance de l'apparition des trapèzes, derrière lesquels se cache en fait un bouleversement de l'ensemble du sous-système technique lithique, on s'interroge encore cependant sur la nature exacte des scénarios à l'œuvre et ni les modalités ni les rythmes de passage de l'un à l'autre, d'ailleurs différents selon les régions (Perrin et al., 2010), ne sont vraiment connus. Quant à l'idée d'une néolithisation autonome sans lien avec le monde méditerranéen, qui à la suite des travaux de J. Roussot-Larroque a séduit un temps quelques aventureux, elle est désormais rejetée sans appel. La seconde remise en cause du modèle Rozoy conteste le compartimentage culturel envisagé pour le sud de la France, où trois groupes distincts (i.e. Sauveterrien classique, Groupe des Causses et Montclusien) avaient été reconnus. Au milieu des années 80, la fouille par M. Barbaza de l'abri de Fontfaurès (Lot) démontre en effet que ce découpage n'est pas valable (Barbaza et al., 1991) et qu'il n'y a en réalité que des faciès chronologiques ou fonctionnels d'une seule et même tradition culturelle, celle du Sauveterrien. Celui-ci retrouve du coup son statut de « méta-culture » méridionale (Valdeyron, 1994). Dans la foulée, paraissent les premières cartographies dynamiques des territoires stylistiques établies à partir des armatures (Thévenin, 1990, 1991), qui aboutissent

elles aussi à l'identification de provinces culturelles assez vastes. Enfin, alors que le développement de l'archéologie préventive dans les années 90 permet un renouvellement sans précédent de la documentation, la pertinence du modèle Rozoy est à nouveau interrogée dans des secteurs où elle n'avait pas encore été testée, l'analyse technologique étant désormais combinée à l'approche strictement typologique : plutôt confirmée en Bretagne (Marchand, 1999) et dans l'est de la France même si des changements notables sont apportés au schéma initial, elle est par contre davantage contestée dans le nord du pays, où le modèle trouve à nouveau ses limites (Ducrocq, 2001 ; Souffi, 2004), comme dans la vallée du Rhône (Perrin, 2001). Dépassant ces nécessaires mais souvent fastidieuses questions, les deux dernières décennies ont permis par ailleurs d'initier des pistes jusque-là négligées (Ghesquière et Marchand, 2010) : le thème du territoire et de son exploitation occupe désormais une place centrale dans les réflexions, appréhendé sous l'angle de l'acquisition et de la circulation des matières premières, ou sous celui des formes de mobilité, en lien avec la caractérisation fonctionnelle des habitats. Les conditions semblent enfin réunies pour que soit donnée au Mésolithique la place qui lui revient (Valentin, 2008).

2 Les cadres paléo-environnementaux

Les plus vieilles industries mésolithiques apparaissent en France dans la seconde moitié du Xème millénaire cal BC : elles sont donc contemporaines des débuts du Postglaciaire qui, comme partout ailleurs dans les zones tempérées de l'hémisphère nord, se caractérise avant tout par l'augmentation tendancielle des températures et des précipitations. Cette modification climatique offre progressivement des conditions éminemment favorables au redéploiement du couvert forestier et des espèces qui le peuplent, ainsi qu'à la colonisation des espaces montagnards, jusque-là très hostiles. Mais ce qu'elle donne d'un côté, cette amélioration holocène le retire peut-être de l'autre : sous l'effet des transgressions atlantique et méditerranéenne, les lignes de côtes se perdent ou se transforment, des îles sont englouties et d'autres apparaissent, les territoires littoraux se morcellent, les basses terres continentales sont ennoyées, les rivières et les fleuves changent de régime et trouvent de nouveaux équilibres, les premiers deltas se forment. C'est donc à une modification profonde et tout azimut du milieu naturel que sont confrontées les populations mésolithiques et nul doute que l'originalité de la période ne trouve dans cette confrontation –et dans les adaptations qu'elle a suscitées- certains caractères essentiels de sa définition.

Entre 9700 et 8000 cal BC s'étale le Préboréal, déjà humide mais encore frais. L'amélioration climatique est cependant suffisante pour permettre le développement d'une forêt, encore clairsemée certes, où dominent bouleaux et genévriers. Le noisetier, et certaines variétés de chênes y font leur apparition. Vers 8000 commence le Boréal. Pendant plus d'un millénaire, l'augmentation des températures et des précipitations est constante. Le pin et le noisetier deviennent les essences dominantes, dans une forêt de plus en plus omniprésente. Vers 6900, au début de

l'Atlantique, températures et humidité atteignent leur maximum : c'est l'Optimum climatique, durant lequel la grande forêt tempérée, dominée par la chênaie mixte, connaît sa plus grande phase d'extension. L'évènement climatique connu sous le nom de « 8200 cal BP event » interrompt quelques temps (en réalité, il se place entre 6300 et 6150 cal BC) cette longue séquence favorable : son impact direct, dont les conséquences réelles restent encore à apprécier en France, pourrait cependant avoir été plus importante chez certains préhistoriens que chez les préhistoriques ! Sans en exagérer les conséquences et en évitant de tomber dans le piège d'un déterminisme climatique qui revient parfois à la mode, on peut par contre facilement imaginer que cette dégradation des conditions climatiques, plus ou moins concomitante avec les mutations sociales et techniques qui marquent la seconde partie de la période, ait favorisé certains processus de recomposition, en réalité déjà à l'œuvre depuis quelques siècles : ainsi en est-il dans le sud-est de la France, où cet évènement 6.2, assez nettement postérieur à l'apparition des trapèzes, se marque par une aridité croissante qui semble avoir elle-même influé sur la localisation des implantations humaines.

Ce cadre général admet bien sûr des nuances : le redéploiement forestier ne s'est pas fait avec la même rapidité, ni selon les mêmes modalités, sur la façade atlantique ou près du littoral méditerranéen, au pied des Pyrénées ou en plein cœur du Massif central. Il reste néanmoins valable dans ses grandes lignes et montre clairement que les populations mésolithiques ont évolué dans un univers entièrement revégétalisé, au point probablement d'en oublier jusqu'au souvenir même des grands espaces paléolithiques. Cette dimension environnementale, trop souvent négligée dans ses conséquences, est pourtant manifestement l'une des clés de compréhension de la période et de son dynamisme. On peut penser en effet que ces transformations profondes du milieu ont conditionné une bonne partie des comportements collectifs et individuels, aussi bien dans le domaine des activités quotidiennes que dans celui, plus difficile à appréhender mais vraisemblablement nettement plus symptomatique, de l'univers symbolique et des mentalités.

3 Les cadres chronologiques et culturels

On divise généralement le Mésolithique français en trois ou quatre grandes étapes caractérisées chacune par des assemblages lithiques spécifiques. Les phases ancienne et moyenne couvrent la fin du X^{ème}, le IX^{ème} et le VIII^{ème} millénaires avant notre ère (voire un peu au delà). Les phases récente et finale, pas toujours formellement distinguées l'une de l'autre, concernent le VII^{ème} et le VI^{ème} millénaires, éventuellement la première moitié du millénaire suivant, dans les zones où le Néolithique arrive tardivement. Les expressions de « premier » et « second » Mésolithiques sont de plus en plus souvent usitées pour regrouper deux à deux ces différentes étapes : cette proposition offre l'avantage de souligner le fait majeur que constitue l'apparition des trapèzes, sans préjuger par ailleurs de ce qu'ont pu être les scénarios (rupture ? continuité ?) de passage de l'un à l'autre.

3.1 Caractères généraux

Pour la phase la plus ancienne, on reconnaît trois grandes traditions culturelles, éventuellement divisées en groupes régionaux : l'épi-Ahrensbourgien, qui touche la frange nord-ouest du pays (Ducros, 1999) ; le Beuronien, tel que défini par S.K. Kozłowski (1984) qui concerne le reste du Bassin parisien ; au sud, le Sauveterrien (Valdeyron, 1994). Les limites entre ces grandes provinces fluctuent peu au cours du temps, bien que les situations ne soient pas identiques : les vallées de la Seine et de la Marne semblent ainsi marquer une véritable frontière, alors que la vallée de la Loire constitue une sorte de zone tampon, plus perméable. Durant la phase moyenne, l'aire d'extension du Beuronien se contracte, prise en tenaille entre des remontées sauveterriennes, des incursions depuis le sud de l'Angleterre (qui n'est pas encore tout à fait une île), ainsi que des descentes septentrionales du groupe Rhin/Meuse/Escaut (Ghesquière et Marchand, 2010). La fin de la période, marquée par le développement des trapèzes selon des rythmes qui commencent juste à être précisés (Perrin et al., 2010), résiste encore à une présentation rapide qui ne soit pas (trop) simplificatrice. La relative simultanéité d'apparition de ces armatures pourrait donner l'illusion d'une grande homogénéité culturelle : en fait, la diversité des styles suggère un important morcellement en entités stylistiques distinctes, même si la rapidité avec laquelle le phénomène se manifeste traduit aussi la forte perméabilité et l'importante réceptivité culturelles de ces groupes du second Mésolithique.

Les phases ancienne et moyenne se caractérisent par des panoplies d'armatures géométriques (triangles ou segments), dominantes dans le Sauveterrien où elles sont souvent hypermicrolithiques, et/ou diverses variétés de pointes à base retouchée ou non, composante majoritaire dans le Beuronien comme dans l'épi-Ahrensbourgien. Ces industries se marquent par la rareté des productions laminaires, l'objectif du débitage étant des lamelles peu épaisses et relativement courtes, voire des éclats lamellaires, supports privilégiés des différents types d'armatures. Ce débitage, plutôt unipolaire, fait appel à la percussion directe tendre, souvent à la pierre. Longtemps considéré comme techniquement peu élaboré, il assure en fait une optimisation des rendements, tout en limitant la dépendance par rapport aux matières premières, les exigences en terme de module comme d'aptitude à la taille étant assez réduites. Les armatures sont obtenues fréquemment en utilisant la technique du microburin pour fractionner le support, un bord abattu ou une troncature achevant le façonnage. Les outils classiques du fonds commun (grattoirs, perçoirs ...) sont souvent moins bien représentés que les armatures : il n'existe aucune règle stricte cependant et les pourcentages respectifs peuvent varier considérablement selon la spécialisation fonctionnelle des gisements ... ou la qualité du tamisage ! L'outillage sommaire sur éclat ou lamelle, dont les retouches résultent davantage d'une activité que d'un façonnage intentionnel, est par contre mieux attesté. Une composante originale apparaît durant la phase moyenne dans certains groupes du Bassin parisien. Il s'agit d'un outillage plutôt massif, présent sous forme d'outils à tranchant distal comme à Auderville dans la Manche où de véritables tranchets en silex côtoient des galets de

grès au tranchant poli (Ghesquière et al., 2000), ou sous forme d'outils prismatiques, longtemps interprétés comme des pics. Ces derniers caractérisent le Montmorencien, considéré jusqu'ici comme un faciès d'atelier : des travaux récents ont montré que ces pièces n'étaient pas des pics (elles ont par contre pu servir d'enclume) et qu'elles se rencontrent également en contexte d'habitat (Griselin, 2010).

Les phases récentes et finales sont encore imparfaitement connues. Dans les zones où cette partition a pu paraître pertinente (par exemple, l'Est ou le Sud-Est), la phase récente, qui débiterait dans la première moitié du VII^{ème} millénaire, verrait l'apparition de trapèzes symétriques à retouches abruptes. Le Mésolithique final, qui se développerait durant le VI^{ème} millénaire, enregistrerait la disparition progressive des trapèzes symétriques à troncature rectiligne, remplacés par des trapèzes asymétriques, à troncatures concaves, accompagnés de diverses variétés de pointes triangulaires, portant des retouches inverses ou rasantes directes (pointes « bâtarde » du Cuzoul, de Gazel, de Bavans ...). Cette vision classique (Thévenin, 1995) ne semble pas compatible avec toutes les situations observées : c'est le cas notamment pour l'Ouest (Marchand et Ghesquière, 2010), le Sud-Ouest (Valdeyron, 2008) ou encore le Jura (Perrin, 2010). Le renouvellement de la gamme des armatures, quelle que soit la façon dont il s'est opéré, s'est accompagné d'une transformation radicale des débitages : désormais, c'est la lame prismatique régulière qui s'impose, débitée en percussion indirecte au chasse-lame (voire à la pression). Cette technique nouvelle, identifiée sous des appellations diverses (débitage type Montbani dans le Bassin parisien, type Montclus dans les Midis) signe-t-elle une rupture culturelle majeure dans la séquence mésolithique, impliquant en particulier des déplacements de populations ? Certains l'ont cru, y voyant notamment la conséquence de l'impact des néolithisations plus orientales qui auraient de proche en proche bousculé les substrats indigènes en les remplaçant par d'autres groupes. Les positions actuelles, qui bénéficient d'une meilleure maîtrise de la chronologie et des scénarios qui peuvent en découler, conscientes également de la fragilité de certaines données factuelles, sont nettement moins catégoriques (Perrin et al., 2009). Le fonds commun voit l'apparition de lames encochées ou denticulées portant une retouche très irrégulière (la fameuse retouche Montbani), lames qui semblent impliquées dans le traitement de matières végétales.

L'outillage en matière dure animale est généralement peu abondant, sauf parfois en contexte funéraire. Dans les habitats, sa présence semble répondre à un certain gradient chronologique, les gisements occupés durant le second Mésolithique livrant en règle générale un matériel plus abondant. Cet outillage, parfois de belle facture mais souvent peu élaboré se compose, pour l'essentiel, de poinçons en os poli ou en défense de sanglier, de pièces à biseau en bois de cervidés et de lissoirs en os, parfois décorés comme peuvent l'être ceux retrouvés dans les niveaux sauveterriens de Rouffignac ou sur le site de Noyen-sur-Seine. Quelques pièces plus originales, au moins dans le contexte français, s'ajoutent à ce bref inventaire : stylets décorés des nécropoles de Téviéc et d'Hoëdic, poignard en os de Beg-er-Vil, aiguille à chas et harpon en bois de cerf de l'Abeurador, pointe barbelée en os de Béthune, pic ou

pioche du Cuzoul de Gramat, hache non perforée en bois de cerf de l'abri des Cabônes, haches et gaines en bois de cerf de la Somme.

Pour les objets de parure, il est possible d'identifier de grandes tendances générales, qui transcendent les découpages géographiques et chronologiques. L'os, les dents, les coquillages et la pierre sont, parmi les matériaux qui se sont conservés, ceux qui ont été le plus souvent utilisés. Les dents animales, perforées ou simplement rainurées, sont relativement fréquentes : canines ou incisives de cerf, lames d'ivoire tirées de défenses de sanglier, sont les plus nombreuses. On connaît également quelques dents humaines perforées, à la grotte des Fieux (Lot) ou dans l'abri des Cabônes (Jura) par exemple. Les parures en coquillages, marins ou lacustres, fossiles ou non, sont également très appréciées : *Dentalium* et surtout *Columbella rustica* dans les Midis, alors que le nord et l'est de la France connaissent une plus grande variété, avec des sources d'approvisionnement éventuellement très lointaines. Relativement rares en contexte d'habitat, ces éléments de parure sont par contre plus nombreux en contexte funéraire.

Manquent à cet inventaire des éléments de la culture matérielle tous les objets en matière périssable, qu'il s'agisse de matières d'origine animale ou végétale, très rarement conservés dans les gisements mésolithiques français du fait de conditions sédimentaires peu favorables. Quelques découvertes exceptionnelles (pirogues en pin, nasses) réalisées dans le lit de la Seine en amont de Paris (Noyen-sur-Seine et Nandy), témoignent cependant de l'usage probablement très fréquent de ces matériaux et incitent à relativiser l'importance accordée, dans la perception de l'identité culturelle des différents groupes, aux industries lithiques et osseuses.

3.2 Le paysage culturel, entre réalités préhistoriques et contingences historiques ?

Ces caractères généraux connaissent des variations régionales, qui traduisent l'existence d'un maillage plus serré d'entités stylistiques parfois déclinées en faciès : c'est ce découpage plus fin qui va maintenant être exposé.

3.2.1 Au sud

Dans le sud le premier Mésolithique voit s'épanouir le Sauveterrien, qui s'étale depuis la façade atlantique jusqu'aux Alpes, vient buter contre les Pyrénées et remonte, au nord, jusqu'à une ligne reliant la Loire au Vercors. Lors de la phase ancienne (9500-8000), les gisements se concentrent dans le Bassin aquitain (Rouffignac, Fontfaurès, les Fieux, Les Usclades...) et en Provence (Saint-Mitre, Roquefure, Le Sansonnet ...), dans des secteurs généralement faciles d'accès. Accompagnant de très nombreux triangles, isocèles ou scalènes, on trouve divers types de pointe, à troncature oblique ou fusiforme, comme la pointe de Sauveterre. A la fin de la phase ancienne et durant la phase moyenne (appelée Montclusien, elle se développe entre 8000 et 6500 cal BC), le Sauveterrien élargit sa zone d'influence : en atteste la diffusion du triangle de Montclus (effilé et retouché sur les trois côtés), que l'on retrouve en Bretagne, dans le sud du bassin parisien ainsi que dans les Alpes du nord. Ce dynamisme trouve

également sa traduction dans la conquête de terres jusque-là délaissées : la montagne fait l'objet d'incursions de plus en plus fréquentes, dans les Alpes, le Massif central et même les Pyrénées. En Provence littorale se développe une industrie microlithique différente, le Montadien (Escalon de Fonton, 1976) : elle se caractérise par la présence, au moins dans la phase ancienne, d'un nombre important de segments, très majoritaires par rapport aux triangles.

Le second Mésolithique est moins documenté et seuls quelques travaux récents (Dourgne, Buholoup, Le Cuzoul de Gramat, Mourre de Sève, la Grande Rivoire) sont susceptibles de renouveler une vision obsolète basée sur des séquences célèbres (Rouffignac, Le Martinet, le Cuzoul de Gramat fouilles Lacam, Montclus et Chateauneuf-les-Martigues) mais peu fiables. Le fait le plus important est l'éclatement de l'unité sauveterrienne et la mise en place de plusieurs groupes distincts. Dans le Sud-ouest, la reprise des travaux au Cuzoul de Gramat a permis de poser les bases d'un nouveau modèle (Valdeyron et al., à paraître) : il montre le maintien de la phase à triangle jusque vers 6400 cal BC, l'apparition des différents types de trapèzes (y compris ceux réputés évolués) sur le site autour de 6000, en association avec diverses variétés de pointes triangulaires (perçantes ou tranchantes) à retouches couvrantes. Le « trou » de 3 à 4 siècle dans la séquence ne permet pas à l'heure actuelle de réfléchir aux modalités de transition entre la phase à triangles et la phase à trapèzes, ni de dater précisément l'apparition des armatures larges dans le secteur aquitain. En Languedoc occidental, un schéma différent semble devoir être retenu : à Gazel comme à Dourgne, on note la persistance de nombreuses pointes non géométriques, associées à de très rares trapèzes (Barbaza, 1993). Une phase ultime pourrait être caractérisée par l'apparition de pointes à retouches envahissantes (pointe de Gazel). En Languedoc oriental et en Provence, la situation est encore plus complexe. A Montclus, un Mésolithique récent à trapèzes symétriques et triangles prolongerait la tradition sauveterrienne, qui serait ensuite interrompue par le Castelnovien. Ce dernier, qui dériverait du Montadien, est d'abord limité à la Provence littorale, où il apparaît autour de 6500 cal BC. (Binder et al., 2008) : son intrusion à Montclus signe une phase d'expansion territoriale, qui sera prolongée par la suite avec des remontées importantes dans la vallée du Rhône, jusqu'au massif du Vercors où il est attesté à la Grande Rivoire vers 5300 cal BC. Avec un débitage régulier réalisé en percussion indirecte et/ou par pression, le Castelnovien se caractérise par un outillage sur lame, associé à divers types de trapèzes dont l'évolution a pu être précisée : on passe de trapèzes à grande troncature rectiligne et à base concave, à des trapèzes à deux troncatures concaves (Trapèzes de Montclus), puis à des triangles résultant de l'évolution morphologique de ces trapèzes, avant d'aboutir à des flèches à tranchant transversal et retouches couvrantes (flèche de Montclus).

En Corse, le premier peuplement identifié intervient à partir de 9000 cal BC. Cette première colonisation a concerné l'ensemble des rivages de l'île (aucun site à l'intérieur des terres), comme en témoigne la répartition des principaux gisements :

Strette, dans le nord, Curacchiaghiu, Monte Leone et Punta di Caniscione dans le sud, ou encore Araguina-Sennola dans l'extrémité la plus méridionale. Du fait de l'absence de microlithe, les assemblages restent très difficiles à rattacher à l'un ou l'autre des faciès continentaux (français ou italiens) ou insulaire (Sardaigne) dont ils pourraient provenir (Costa, 2006).

3.2.2 Au nord

Dans le Bassin parisien plusieurs groupes différents se manifestent tout au long du premier Mésolithique. Ils ont en commun la rareté des triangles et l'abondance corrélative, dans un premier temps, des pointes à base non retouchée et, dans un deuxième temps, des pointes à base retouchée.

Au nord de la Seine, le stade le plus ancien voit le développement de l'Épihrensbourgien, en lien avec le reste du nord-ouest de l'Europe (Ducros, 1999). Entre 8500 et 7800 cal BC, le Beuronien ancien, ou Beuronien A, connaît son extension maximum : ses industries lithiques, riches en pointes à troncature, atteignent l'ouest du Bassin parisien, comme en témoignent les sites d'Acquigny (Souffi, 2004) ou d'Hangest-sur-Somme. La situation se complique singulièrement par la suite, entre 7800 et 6500 cal BC. Dans la zone comprise entre la Seine et la Marne, qui inclut donc le secteur éponyme du Tardenoisien, les triangles font leur apparition, associés à des lamelles à dos et à des pointes ogivales à base retouchée (les fameuses pointes du Tardenois). Vers 7500, apparaissent des pointes à retouches couvrantes, appelées feuilles de gui : ces pièces caractérisent le groupe Rhin/Meuse/Escaut, qui repousse le Beuronien, maintenant dans sa phase moyenne, au sud de la Seine (Ghesquière et Marchand, 2010). Ce Beuronien B, présent par exemple à Noyen-sur-Seine (Seine-et-Marne), montre une panoplie d'armatures variées, où triangles et segments de cercle accompagnent pointes du Tardenois et pointes à troncature oblique. Moins homogène que dans la phase précédente, il se décline en faciès, comme le Sauveterrien à denticulés (des pointes rappelant celles de Sauveterre sont à l'origine de cette appellation trompeuse) ou le Beaugencien, identifié dans la région Centre, caractérisé notamment par la fréquence des outils prismatiques en grès ou silex. La Normandie offre également un bel exemple de cette complexité (cf. contribution d'E. Ghesquière dans cet ouvrage). Les trapèzes, associés à un débitage régulier, apparaissent à l'extrême fin du VII^{ème} millénaire cal BC (cela semble être le cas à la Chaussée-Tirancourt, dans la Somme), ou au début du millénaire suivant. Au nord de la Seine, le groupe Rhin-Meuse-Escaut enregistre à la fois le maintien des feuilles de gui et l'apparition de trapèzes à base décalée, association qui persiste tout au long du VI^{ème} millénaire cal BC : les gisements les plus célèbres du Bassin parisien (l'Allée Tortue, Montbani, Coincy 2, la Sablonnière...) participent de ce phénomène. Le Beuronien quant à lui, qui se charge également en trapèzes (souvent rectangles), voit sa zone d'extension à nouveau grignotée et perd peu à peu le contact avec le littoral atlantique, dont il est séparé vers 5500 par le groupe de Sonchamps et celui à pointes de Falaise, récemment identifié (Ghesquière et Marchand, 2010).

En Bretagne, les phases les plus anciennes du Mésolithique sont encore très mal connues : quelques assemblages comportant à la fois triangles isocèles et scalènes et pointes à bases concaves, avec un débitage irrégulier de type Coincy, comme à Kerjouanno dans le Morbihan, s'y rapportent sûrement. Le stade moyen est nettement mieux documenté, marqué par l'affirmation du groupe de Bertheaume qui se développe vraisemblablement à la fin du IX^{ème} millénaire cal BC (Marchand et al., 2009 a). Les industries lithiques associent, comme à Kergalan et Kervouyen, des lamelles étroites à deux bords abattus et troncature, des triangles scalènes et des pointes à deux bords abattus et base brute. Le stade final correspond au développement du Tévécien, identifié par J.G. Rozoy (1978) à partir des séries de référence d'Hoédic, Téviéc et Kerhillio. Récemment revisité (Marchand, 1999), ce Tévécien couvre toute la fin de la séquence mésolithique et se développe tout au long du VI^{ème} millénaire cal BC: il se caractérise par l'emploi dominant de trapèzes symétriques à retouches abruptes, dont certains à troncutures concaves comme à Beg-an-Dorchenn (Finistère) ou Beg-er-Vil (Morbihan) (Dupont et al., 2010), parfois associés à des triangles scalènes à petit côté concave.

Dans le Centre-Ouest les connaissances sont encore partielles et pâtissent du manque de gisements stratifiés et de datations vraiment fiables : des travaux récents (voir en particulier Marchand et al., 2009 b et Michel, 2007) ont fort heureusement fait évoluer cet état lacunaire. Le stade le plus ancien, encore mal daté mais reconnu par exemple sur le site des Etangs de la Brénière (Loire-Atlantique), se caractérise par l'association de triangles isocèles et scalènes en proportion à peu près identique, de pointes à base transversale et de pointes par troncature oblique. Par la suite, deux entités semblent pouvoir être identifiées : l'une, basée en Loire-Atlantique et dans le nord de la Vendée, se caractériserait par la fréquence importante d'une type de pointe à base naturelle et piquant trièdre conservé, la pointe de la Majoire ; l'autre, localisée dans les Charentes, ferait une part importante aux triangles, tout en accueillant une part non négligeable de pointe à base retouchée. Les phases récente et finale sont mieux documentées. Une première étape verrait l'apparition des trapèzes, symétriques ou asymétriques, dans le courant du VII^{ème} millénaire (peut-être dès la première moitié), sur les gisements de Saint-Gildas (Marchand et al., 2009 a). Les trois ou quatre étapes suivantes rythment l'évolution du Retzien : on assisterait, au cours de la seconde moitié du VI^{ème} millénaire avant J.C. et au début du millénaire suivant, à la transformation progressive de la panoplie d'armatures du Retzien, d'abord caractérisé par un type de trapèze (trapèze du Payré), puis par la multiplication d'armatures évoluées (armature à éperon, flèche du Châtelet), toujours associées aux trapèzes, avant d'être seules représentées. La fouille récente du gisement des Essarts (Poitiers, Vienne), sur lequel un nouveau faciès technique présentant des caractères mixtes empruntés à toutes les régions voisines a été identifié (Marchand et Michel, 2009), démontre bien la complexité de la période.

Dans l'Est de la France, quelques gisements (abri du Mannlefelsen en Alsace, grotte de Bavans dans le Jura...) avaient permis d'apprécier les caractères généraux de la

séquence mésolithique régionale. Des travaux plus récents précisent aujourd'hui ces données et confirment la complexité du paysage culturel dans cette zone de confluence où se rencontrent les grandes traditions culturelles du Mésolithique français. Le gisement de plein air de Choisey, dans le Jura, est exemplaire de ce point de vue (Séara et al., 2002) : l'industrie de la couche 2, associant pointes à base non retouchée et triangles isocèles, rapportée au Préboréal, marque l'extension la plus méridionale de l'épi-Ahrensbourgien, alors que la couche 1, caractérisée par la présence de pointes à base transversale et de nombreux segments (équilibre que l'on retrouve dans l'abri des Cabônes à Ranchot), est typique du Mésolithique moyen jurassien. Sur le gisement pourtant voisin de Ruffey-sur-Seille, qui a livré une séquence couvrant presque tout le Mésolithique, les cycles culturels paraissent relever de traditions différentes de celles reconnues à Choisey (Séara et al., *ibid*). La première phase d'occupation est calée chronologiquement dans la seconde moitié du Préboréal et les industries lithiques qui la documentent ont été rapportées au Beuronien A. La seconde occupation intéresse la fin du Préboréal et le début du Boréal et concerne une phase ancienne du Mésolithique moyen. Les industries lithiques présentent cette fois de très nettes affinités avec le Sauveterrien (triangles isocèles, diverses variétés de scalènes dont certains proches des triangles de Montclus, pointes de Sauveterre...). La phase suivante se cale dans la première moitié du Boréal et livre une industrie qui semble elle aussi devoir être mise en parallèle avec le Sauveterrien. Au début de l'Atlantique, une ultime phase de fréquentation est attestée : l'industrie lithique, qui associe trapèzes (seuls présents au titre des armatures) et une série de lamelles retouchées débitées en percussion indirecte, trouve des équivalents probants dans certains gisements suisses. Ces données s'insèrent parfaitement dans le modèle proposé dans une récente synthèse (Perrin, 2003), qui identifie un Mésolithique récent, daté du VII^{ème} millénaire et caractérisé par l'association lamelles à enlèvements réguliers/trapèzes asymétriques et pointes de Bavans, et un Mésolithique final, positionné entre 6200 et 5700 cal BC, marqué par la présence conjointe de trapèzes asymétriques et symétriques, ces derniers étant majoritaires.

3.3 Le temps du contact ... ou de l'évitement ?

La question de la fin du Mésolithique pose le problème du contact avec les premières sociétés paysannes. Contact dont on ne peut douter qu'il ait eu lieu et qu'il se soit prolongé pendant une période plus ou moins longue, mais qui reste cependant encore fort mal documenté : dans la plupart des cas, lorsque le Néolithique se manifeste, on perd en effet dans le même temps tout indice de présence mésolithique. C'est le cas dans le sud-est, où les gisements castelnoviens et les habitats du premier néolithique s'excluent, les uns occupant plutôt des sites de moyenne altitude, les autres des positions basses (Binder et al., 2008). Du coup, les couches 57 et 54 de la grotte du Gardon (Ain) offrent un cas tout à fait intéressant, peut-être même unique : rapportées au Mésolithique final jurassien, elles s'intercalent en effet entre plusieurs couches néolithiques, dont la 58, datée entre 5350 et 5000 cal BC, et la 56, rapportées toutes deux à un Néolithique ancien méridional (Perrin, 2010). Quant aux

phénomènes d'acculturation qui ont été décrits à ce jour, qu'ils mettent en scène ce que certains ont qualifié d' « ensembles mixtes » (Voruz, 1999) ou qu'ils se basent sur le constat d'une possible synchronie, ils reposent autant sur des présupposés conceptuels que sur des faits archéologiques avérés. C'est le cas pour la céramique de la Hoguette, qui apparaît à la fin du VI^{ème} millénaire cal BC dans le Bassin parisien et est donc contemporaine de celle du Rubané : elle en diffère totalement cependant, tant du point de vue de la technologie que de la typologie des formes ou des décors. Sur la base d'arguments stylistiques d'ailleurs plutôt convaincants, certains pensent que cette production céramique pourrait être le fait de populations mésolithiques acculturées, avant même l'arrivée des premiers colons rubanés, par des populations néolithiques d'origine méditerranéenne (Manen, 1997). Ce scénario séduisant se heurte cependant à l'absence de relais crédibles entre les deux zones et à des problèmes de chronologie fine non encore résolus. Dans les Midis, le contact entre les deux populations a été souvent évoqué en mobilisant des gisements ayant livré des ossements d'ovicaprins domestiques en contexte Mésolithique tardif : en fait l'argument ne tient pas, soit qu'il y ait eu erreur de détermination (Gramari), soit que les conditions de sédimentation rendent plus que probable un mélange avec les couches sus-jacentes (Châteauneuf, Dourgne). Inversant le sens traditionnel de l'acculturation, la proposition formulée par C. Jeunesse (1997) discerne dans les assemblages lithiques (notamment les armatures) ou les pratiques funéraires des populations rubanées des éléments de variabilité qu'il attribue à l'influence des traditions mésolithiques. Le même type de scénario pourrait d'ailleurs s'être joué dans le sud, montrant qu'il n'est finalement pas si fantaisiste que cela d'imaginer que les néolithiques aient pu être influencés par les populations indigènes : alors que les flèches de Montclus sont interprétées comme le signe d'un emprunt mésolithique aux nouveaux arrivants néolithiques, les travaux récents menés au Cuzoul de Gramat montrent qu'elles sont vraisemblablement déjà présentes dans les assemblages mésolithiques antérieurement à l'arrivée des porteurs de la tradition cardiale, qui se retrouvent du coup en position de débiteurs.

4 Chasse, cueillette et territoires de parcours

C'est sûrement dans ce domaine que les connaissances et les idées ont le plus progressé ces dernières années, avec en particulier une réévaluation salutaire de la contribution de l'environnement végétal, jusque-là très minorée : au total, l'image qui ressort est celle d'une économie de prédation à très large spectre, à l'intérieur duquel la chasse n'occupe plus nécessairement une position dominante.

Bien sûr les Mésolithiques ont chassé, et souvent même beaucoup. Ils ont chassé ces espèces forestières qui témoignent à leur façon de la dynamique de redéploiement du couvert végétal : le cerf, le sanglier et le chevreuil forment ainsi un tableau de chasse des plus classiques, auxquels s'ajoutent pour les gros mammifères l'aurochs et, plus rarement, l'élan. Le blaireau, le loup, le castor, ou encore le lapin et le lièvre sont également souvent attestés, mais plutôt en petite quantité. Les parcours d'été en

altitude, dans les Pyrénées, les Alpes ou le Massif central, étaient l'occasion de chasses plus ou moins spécialisées tournées vers l'abattage du chamois, du bouquetin ou de la marmotte. A Gramari, dans le Vaucluse, le spectre chassé est un peu plus original (le cheval et le grand bœuf accompagnent en effet le cerf et le bouquetin), alors qu'à la Montagne (Sénas, Bouches-du-Rhône), un véritable kill-site spécialisé dans la chasse à l'aurochs est signalé (Helmer et Monchot, 2006). En Corse, ce sont les conditions écologiques qui contraignent le développement d'une chasse spécialisée au prolagus, lagomorphe aujourd'hui disparu. Les restes de lynx de l'Abeurador (Hérault) ou de Bavans (Doubs), ceux plus fréquents de martre, de belette ou d'écureuil, témoignent quant à eux d'une chasse liée davantage à l'exploitation des produits secondaires (en l'occurrence la fourrure) qu'à la satisfaction de besoins alimentaires. La chasse à l'ours brun, plus rare, est également attestée : c'est le cas par exemple dans le Mésolithique final du site de la Baume de Montandon (Doubs). Plus intrigant, mais révélateur de l'évolution des comportements face au monde animal : le gisement alpin de la Grande Rivoire a livré des vestiges osseux qui signalent la présence d'un ours maintenu captif (Chaix et al, 1997). Cette proximité un peu ambiguë entre chasseur et chassé trouve, avec la domestication du chien, une sorte d'aboutissement, comme en témoignent de nombreux gisements répartis sur tout le pays (le Cuzoul de Gramat, la grotte de Montandon, Téviac, Noyen-sur-Seine, le Petit Marais dans la Somme...). A l'Abeurador, des restes d'oiseaux aquatiques capturés à proximité des étangs littoraux sont accompagnés d'une multitude d'ossements de pigeons, probablement piégés sur place avec un filet au moment de leur passage annuel. La pêche est également bien documentée : poissons de rivière (comme à Montclus, considéré comme une possible fumerie), d'étang, de lac ou de mer, témoignent ainsi d'une activité de pêche pratiquée de manière ponctuelle ou plus systématique, comme c'est le cas sur le littoral breton. Là, les mollusques ont joué un rôle important dans une économie complexe intégrant leur collecte régulière : en témoignent les quatre amas coquilliers récents connus dans la région, seuls épargnés par la transgression marine (Dupont et al., 2009). Les accumulations de gastéropodes terrestres, qui regroupent parfois plusieurs millions de coquilles (comme à Troubat ou au Poyëmau), sont quant à elles emblématiques du Mésolithique pyrénéen : loin d'illustrer la dégénérescence de l'économie mésolithique comme cela a longtemps été dit, ces accumulations traduisent au contraire l'adaptation d'une population mobile exploitant au mieux une ressource saisonnière dont la consommation pouvait, en outre, être différée (Barbaza, 1999).

Ces protéines animales étaient vraisemblablement complétés de produits variés d'origine végétale, dont la grande forêt tempérée était naturellement pourvoyeuse et qui favorisèrent l'essor d'une économie de stockage et de consommation différée : c'est d'ailleurs peut-être là, au moins autant que dans une morphologie sociale adaptative facilitée par l'usage de l'arc, qu'il convient de placer l'originalité de la période, celle qui la démarque véritablement du Paléolithique et du Néolithique qui l'encadrent. Glands, noisettes, racines et bulbes de plantes variées, rhizomes de

fougères, champignons, baies et fruits divers, ont ainsi dû constituer beaucoup plus que des aliments d'appoint, même si leur part exacte est difficile à quantifier, compte tenu des problèmes de conservation. Quelques exemples significatifs montrent cependant la part que le végétal a pu jouer, même si le caractère anthropique de l'introduction de ces semences dans les gisements reste parfois à démontrer : à l'Abeurador, comme à Fontbrégoua, ce sont plusieurs milliers de légumineuses et de baies sauvages, associées à des coques de noisettes, qui ont été retrouvées carbonisées dans les différents niveaux d'habitat (Vaquer et Ruas, 2009).

Cette acquisition des biens alimentaires se pratiquait dans le cadre de la fréquentation saisonnière de territoires de parcours, dont les différents milieux étaient exploités de façon complémentaire et probablement très raisonnée : la présence sur les hauts plateaux du Vercors, comme celle sur le Massif central ou les Pyrénées, répond bien à ce modèle, le gradient vertical garantissant le changement de biotopes et la diversité des ressources. Dans les secteurs au relief moins contrasté, on peut penser que des déplacements similaires existaient, mais ils restent plus difficiles à démontrer. C'est le cas par exemple en Quercy où, alors que tous les gisements connus ont été occupés seulement durant la bonne saison, la part des matériaux lithiques exogènes est minime, l'essentiel de l'approvisionnement étant local : restituer les déplacements devient alors problématique et la quête des territoires annuels un peu virtuelle. Quelques cas particuliers échappent heureusement à cette règle trop générale et permettent d'entrevoir quelques formes de cette mobilité, d'ailleurs assez originales. Ainsi en est-il en Bretagne, où l'analyse des isotopes stables d'ossements humains de Téviec et Hoëdic a montré des anomalies concernant quelques jeunes femmes : contrairement aux autres membres de la communauté qui présentent des profils typiques d'une alimentation à base de produits marins, celles-ci ont connu en effet des apports carnés importants. Ces différences pourraient signaler l'existence d'échanges matrimoniaux entre groupes littoraux et groupes de l'intérieur des terres, hypothèse d'ailleurs renforcée par la circulation en sens inverse de matériaux lithiques de bonne qualité (Schulting, 1999 ; Schulting et Richards, 2001). Ces circulations interviennent par ailleurs entre populations voisines ayant des comportements techno-économiques contrastés : les groupes littoraux ont une mobilité réduite, basée sur la consommation des produits de la mer avec des navigations fréquentes entre les îles et le continent, les groupes de l'intérieur des terres se déplacent plus fréquemment, comme en témoigne la diversité des zones d'acquisition des matières premières lithiques (Marchand, 2003).

5 L'habitat sous toutes ses formes

Les données sur l'habitat sont disparates, selon les régions comme selon les périodes. Côté chronologie, notons que les sites du premier Mésolithique sont sensiblement plus nombreux, notamment dans le sud. Là, c'est l'habitat en abri naturel qui est le

mieux connu, même si les travaux récents (La Pierre-Saint-Louis, La Grange, Al Poux, Camp Jouanet ...) ont corrigé le déficit initial : sans être aussi bien attesté que dans le Bassin parisien où il est la règle, l'habitat de plein air y est maintenant bien représenté. Dans le sud encore, les gisements sont souvent de petite taille : les grands sites couvrant plusieurs milliers de m² et livrant des dizaines de milliers de vestiges y sont presque inconnus, contrairement à ce qui se passe dans le nord du pays. Cette différence est-elle le résultat de dispositifs sédimentaires particuliers, liés notamment à la proximité d'un cours d'eau, qui auraient, dans le nord, favorisé la constitution de « grands » sites par adjonction progressive de « petits » sites, comme cela a pu être démontré à Warluis, ou aux Closeaux ? Ou faut-il y voir le signe d'une morphologie sociale différente, avec des groupes plus souvent dispersés en petites bandes mobiles dans le sud, et regroupés en entités plus importantes et plus stables dans le nord ? Peut-on y voir aussi, pourquoi pas, la conséquence de stratégies différentes d'exploitation des ressources (les uns plus « collecteurs », les autres plus « foragers »), aboutissant à des fonctions de sites (halte de chasse, camp de base, site d'agrégation ...) contrastées ? Autant de pistes que les travaux les plus récents s'efforcent de suivre et pour lesquelles la caractérisation systématique des registres d'activités par la tracéologie semble être, entre autres voies d'investigation possible, une clé très prometteuse.

Quel que soit le type de gisement les travaux révèlent régulièrement des nappes de vestiges, souvent sans organisation évidente. Elles correspondent, pour nombre d'entre elles, à des épandages de cendres, de charbons et de pierres, résultant de la vidange ou de l'entretien de foyers, auxquels se mêlent éventuellement d'autres vestiges de nature (pierre, os, coquillages ...) et de statut (outils, déchets ...) divers. En grotte ou en abri, où les conditions de sédimentation sont les plus favorables, ces nappes apparaissent souvent sous la forme de fines lentilles superposées, qui traduisent une fréquentation répétée des gisements selon des durées variables mais éventuellement très courtes. Les accumulations de plein air relèvent peut-être aussi de ce type de fonctionnement, mais il est souvent malaisé de le démontrer. Les aménagements les plus fréquents sont les structures de combustion : foyer simple, à plat ou en légère cuvette, foyer structuré à remplissage de pierres, foyer à bordure de pierres, sole ... Une grande diversité de type existe, qu'il n'est d'ailleurs pas toujours facile d'expliquer : le site de l'Essart est tout à fait représentatif de ces questionnements (variations fonctionnelles ? autres ?) et des biais méthodologiques (analyses micro-morphologiques, expérimentations) que l'on peut aujourd'hui emprunter pour essayer de les résoudre (Marchand et al., 2009 b). Des fosses plus ou moins profondes (fosse de stockage, structure de calage ou de maintien...) complètent régulièrement le dispositif observable : Insenman Plus rares sont les dallages et autres aménagements du même style : aux Escabasses, une surface d'une dizaine de m² couverte par de petites dalles calcaires a été dégagée dans un niveau du Sauveterrien moyen ; au Fieux, la topographie initiale, en forte pente, a été régularisée par un important talutage d'argile. Au Mannlefelsen, une digue en pierre, installée pour repousser l'eau d'un petit ruisseau, a été reconnue. Sur le même

gisement des alignements de trou de piquets ont été interprétés comme les restes possibles d'une palissade.

Dans la plupart des cas et faute d'un enregistrement sédimentaire suffisant ou bien conservé, la lisibilité des sols archéologiques reste limitée et la perception de l'organisation d'ensemble, y compris par l'identification des possibles unités d'habitation, compromise. Quelques sites exceptionnels échappent à la règle et offrent la possibilité d'une approche paléolithographique novatrice : les gisements voisins de Choisey et de Ruffey-sur-Seille dans le Jura en donnent une parfaite illustration (Séara, 2000). A Choisey, durant le Mésolithique ancien, le territoire domestique est organisé autour d'un foyer extérieur. Celui-ci concentre l'essentiel des activités de taille, qui peuvent apparaître également dans des secteurs marginaux, sous la forme de petits épandages ou de véritables postes de débitage. La distribution de la faune répond aux mêmes principes. Les secteurs d'activité (activités domestiques, de débitage, de façonnage et d'utilisation des outils, de consommation) ne se recoupent pas et montre une spatialisation spécialisée. L'unité d'habitation, qui comprend dans un cas au moins un foyer interne, est trahie par un effet de paroi qui a stoppé l'extension de la nappe de vestiges : elle couvre environ 4m² et correspond probablement à une hutte en matériau périssable. A Ruffey-sur-Seille un autre modèle a été mis en évidence, qui se répète du Mésolithique ancien au Mésolithique récent. Principale différence avec le modèle précédent : les différents secteurs d'activités sont imbriqués et concentrés autour d'un foyer principal. Les éléments encombrants, en particulier les nucleus en fin d'exploitation et les pierres brûlées, sont repoussés à la périphérie du territoire domestique. Dans le bassin parisien, un probable fond de hutte, de forme ovale et couvrant environ 12 m², a été signalé sur le site de Sonchamp III ; dans le Castelnovien de Montclus, un « fond de cabane » ovale s'étalait sur une dizaine de m². Au Mannlefelsen, un ensemble de trou de piquets et de pierres, formant un arc de cercle étiré délimitant une zone ovale de 6 m², suggère une possible structure appuyée contre la paroi.

Le site de « La Presle » à Lhéry est un vaste atelier de taille (Séara, 2003) occupé à plusieurs reprises à la fin du Mésolithique. Il se caractérise par la présence de plusieurs amas de débitage (au moins une dizaine) et par l'absence de toute structure se rapportant à une quelconque autre activité domestique. La matière première se présente sous la forme de grandes dalles de silex pesant plusieurs kilogrammes, ramenées sur le site depuis des affleurements distants de quelques centaines de mètres et débitées sur place pour obtenir des lamelles ou de courtes lames régulières. Celles-ci étaient ensuite transformées en armature, comme en témoignent de très nombreux microburins, ou emportées ailleurs. Le gisement de Camp Jouanet, qui servait de lieu d'approvisionnement en silex et où aucune structure domestique n'a pu être reconnue, pourrait correspondre au même type d'occupation très spécialisée. Le site d'Auderville offre quant à lui une image plus complexe : un habitat, qui a livré les restes possibles d'une hutte avec deux foyers, domine du haut d'une falaise

l'unique gisement de grès rouge du Nord-Cotentin, d'où proviennent plus de 600 galets retrouvés à la fouille.

6 Pratiques funéraires et univers symbolique

Longtemps limitée à des découvertes anciennes (Téviec et Hoëdic, le Cuzoul de Gramat ...), la documentation a été sensiblement renouvelée ces dernières années, si ce n'est en quantité (on connaît une trentaine de sites funéraires, une cinquantaine de tombes et une centaine d'individus), du moins en qualité. Comme partout en Europe occidentale, le fait majeur est sans conteste l'apparition des nécropoles, généralement installées au sein même des habitats : quel que soit le phénomène qu'elles traduisent (essor démographique, sédentarité relative ou mobilité réduite ...), elles marquent une profonde évolution par rapport au Paléolithique. Pour autant, les sépultures isolées ne sont pas absentes, loin s'en faut : elles constituent même la part la plus importante du corpus, qu'il s'agisse de découvertes anciennes (Le Cuzoul de Gramat, le Poëymau ...) ou récentes, comme celles retrouvées ces dernières années sur cinq sites d'Île de France (*cf. infra*). Le plus grand éclectisme règne dans le domaine des pratiques funéraires, la dispersion tant géographique que chronologique des données ne facilitant pas la perception de certaines récurrences qui pourraient avoir valeur de généralité. Il en est quand même une qui ressort nettement : au sud d'une ligne Royan/Mulhouse, toutes les sépultures connues sont en grotte ou en abri, aucune ne provient d'un gisement de plein air ; au nord, c'est exactement l'inverse. Ce constat, qui recoupe en partie celui fait pour les habitats, renvoie d'abord peut-être à des contingences géologiques : on ne peut exclure cependant qu'il ait aussi une certaine valeur culturelle. Les différences dans le traitement des morts s'établissent à plusieurs niveaux : on connaît des inhumations, simples, multiples, éventuellement même collectives, qui peuvent être primaires ou secondaires. On connaît également depuis peu des cas de crémation (Ruffey, Concevreux). La variabilité touche également l'organisation et la composition du dépôt sépulcral, l'architecture funéraire. Enfin, ces sépultures peuvent être isolées, en contexte d'habitat ou dans un lieu à fonction exclusivement sépulcrale, ou regroupées en véritables nécropoles.

Bien qu'explorées dans les années 30 par les époux Péquart, les nécropoles bretonne de Téviec et d'Hoëdic, toutes deux installées au cœur d'un amas coquillier, constituent aujourd'hui encore deux des sites mésolithiques les plus célèbres de France. Dans les deux cas, il y a plusieurs tombes (10 à Téviec, pour 23 individus, 9 à Hoëdic, pour 14) qui ont apparemment fonctionné comme des sépultures collectives, ainsi que tendent à le montrer les remaniements successifs dont elles semblent avoir fait l'objet. Les cadavres étaient disposés assis ou allongés sur le dos. L'architecture

des tombes associées creusement en fosse, bordure constituée par des pierres plantées de chant et couverture par des ramures de cervidés, qui participaient autant au système de fermeture qu'au dépôt funéraire. Celui-ci était constitué d'éléments de parure en coquillages marins (*Trivia monacha* pour les hommes, *Littorina obtusata* pour les femmes), de grands poinçons en os, dont certains étaient décorés, auxquels s'ajoute de l'industrie lithique. Une série de datations AMS (Marchand et al., 2009 a) a montré qu'elles s'inscrivaient dans une tranche de temps beaucoup plus longue que ce que l'on imaginait jusque là (5700-5000 pour Tévéc, 6120-4360 pour Hoëdic), phénomène qui suppose une forte stabilité territoriale des populations. La signification sociale des dépôts, déjà évoquée par Péquart, est également interrogée dans des travaux récents (Schulting, 2003). Une différenciation sociale basée sur l'âge et le sexe est jugée très probable, certains indices suggérant par ailleurs une possible hérédité des statuts. Par ailleurs, un réexamen récent (Cap-Jédikian, 2011) de la sépulture A de Tévéc, interprétée jusqu'ici comme une sépulture double contenant un homme et une femme, a montré qu'il s'agissait, en fait, de deux jeunes femmes. Toutes deux semblent être décédées de mort violente, comme le suggèrent certaines fractures caractéristiques observées sur leurs boîtes crâniennes, l'une d'entre elles ayant sans doute été également touchée au visage par une flèche. Au-delà des interrogations ponctuelles sur les conditions particulières qui ont pu mener à la constitution de ce dépôt original – raids guerriers ? exécutions ? sacrifices ? – ces observations témoignent, une nouvelle fois (Guilaine et Zammit, 2001), de l'existence d'une certaine violence dans les sociétés mésolithiques, finalement assez proches de ce point de vue des sociétés néolithiques qui vont leur succéder.

Découverte en 1995, la nécropole de La Vergne (Saint-Jean-d'Angély, Charente-Maritime) n'a pu être explorée que sur une surface réduite et si aucun lien avec un habitat n'a été établi, cette donnée n'est en réalité pas assurée (Duday et Courtaud, 1998). Quatre sépultures, datées du Mésolithique ancien, ont été retrouvées, dont trois seulement étaient bien conservées. Elles montrent une certaine homogénéité des rituels. Les cadavres ont été déposés en pleine terre, en une seule fois, dans des fosses de profondeur variable. Des dépôts d'ocre, de l'outillage en pierre (dont des couteaux), des dents de canidés perforées ainsi que de très nombreuses coquilles marines perforées et colorées étaient associées aux défunts. Dans le détail, une grande variabilité de traitement a été reconnue : il existe des dépôts primaires, mais également des dépôts secondaires, intervenus après crémation du défunt ; certains cadavres avaient été déposés en position assise, genoux fléchis, d'autres allongés sur le côté gauche, alors qu'un jeune enfant reposait sur le ventre en position contractée. Des chevilles osseuses d'aurochs étaient présentes dans deux des trois tombes, remplacées dans la troisième par une ramure de cervidé. Le gisement du Parc du Château, à Auneau (Eure-et-Loir) a livré plusieurs sépultures individuelles appartenant à une petite nécropole datée de la fin du Mésolithique (Verjux, 1999). Une sépulture plus ancienne pourrait traduire la permanence sur le temps long de la fonction funéraire du gisement. Les positions des corps sont très variables : individu déposé, en position contractée, sur un dallage de pierres ou placé sur le dos,

membres inférieurs repliés pour les deux sépultures les plus récentes ; individu enterré en position assise, le dos calé contre la paroi de la fosse sépulcrale pour la plus ancienne. Le mobilier funéraire est peu abondant et peu spectaculaire : fragment de poinçon en os, éléments de parure en coquillage, lames de silex. A côté de ces véritables nécropoles, d'autres sites, comme celui du Petit Marais de la Chaussée-Tirancourt, livrent des informations plus difficiles à interpréter : au cœur de l'habitat, deux fosses ont été découvertes, l'une remplie des restes incinérés de trois personnes, l'autre, les restes complets, mais disposés en fagot après décharnement, d'un autre individu (Ducrocq et al. 1996). Dans la grotte des Perrats, les ossements humains d'au moins huit individus, adultes et enfants, ont été retrouvés. Ils ne proviennent pas d'une structure funéraire mais témoignent clairement de pratiques cannibales : fracturés pour récupérer moelle et cervelle, ils reposaient sur un sol archéologique mêlés à d'abondants restes de faune, de nombreuses traces de dépeçage et de décarnisation ayant été relevées (Boulestin, 1999).

Pour compléter cet inventaire des gisements récemment explorés, évoquons des sépultures isolées qui ont, elles aussi, contribué à renouveler les connaissances et la réflexion. C'est le cas avec la crémation identifiée sur l'habitat de Ruffey-sur-Seille. Datée du Mésolithique moyen, elle se présentait sous la forme d'un petit amas d'os brûlés, auxquels étaient associés une petite boule d'ocre et un éclat de silex. L'étude des restes d'ossements a permis de déterminer qu'il s'agissait d'un adulte. Les sépultures isolées retrouvées en Île de France (Rueil-Malmaison, Maisons-Alfort, Mareuil-lès-Meaux, Neuilly-sur-Marne et Melun) s'étalent sur une assez longue période, entre 8200 et 6500 cal BC. Il s'agit de dépôt primaire individuel, d'adulte ou d'enfant, très simples (pas d'aménagement particulier de la fosse, pas d'ocre ni parure), le corps étant toujours en position contractée, assise ou allongée (Valentin, 2010).

L'évocation de ces pratiques funéraires qui touchent, au travers des diverses modalités du rituel funéraire, au domaine particulier de l'univers symbolique, donne pour finir l'occasion d'évoquer la question de l'art mésolithique en France. En dehors des objets de parure, comme on l'a vu assez nombreux notamment en contexte funéraire, très peu d'éléments peuvent être mobilisés : petits bouts d'os incisés et souvent brûlés (comme à l'Abeurador, Montclus ou aux Escabasses) ou fragments plus conséquents (comme l'os d'aurochs de Choisey, portant une série de stries), poinçons décorés des sépultures de Téviéc et Hoëdic, spatule ou lisseur avec quadrillage incisé de Rouffignac (Dordogne), gaines de hache de la vallée de la Somme à décor quadrillé couvrant ..., la liste est bien courte et suggère que l'essentiel de l'art mobilier du Mésolithique français, par ailleurs tout à fait cohérent dans le concert du Mésolithique européen, était soit réalisé sur support périssable (comment ne pas penser à l'arbre et à ses dérivés ?), soit systématiquement détruit. Des éléments non transformés peuvent également avoir participé à l'élaboration ou à la mise en place d'un rituel particulier : c'est le cas par exemple des galets plantés en cercle dans le Castelnovien de Montclus, auxquels les galets gravés de la Montade et

de Ventrabren, ou la dalle plantée des Usclades, dans tous les cas nettement plus anciens, ont peut-être servi de prémisses. L'art pariétal est par contre bien représenté dans le Bassin parisien, avec la série d'abris sous roche ornés de la forêt de Fontainebleau (Chateaubriand, Larchant ...) : des séries de traits, parallèles ou non, formant des treillages ou des grilles et parfois interprétés comme des huttes, associés à des motifs simples non organisés, couvrent certaines parois. Quelques représentations humaines très stylisées et de plus rares encore animales ont été signalées.